

Philippe Delerm, né en 1950 à Auvers-sur-Oise, voue son écriture à la restitution d'instant fugitifs, à l'intensité des sensations d'enfance. Il est notamment l'auteur de *Sundborn ou les Jours de lumière* (1996), *La Première Gorgée de bière et autres plaisirs minuscules* (1997), *Autumn* (1998), *Ma grand-mère avait les mêmes* (2008) et de *Je vais passer pour un vieux con* (2012).

Philippe Delerm

LES MOTS
QUE J'AI ME

INÉDIT

Éditions Points

ISBN 978-2-7578-3698-9

© Éditions Points, octobre 2013

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Extrait de la publication

LE GOÛT DES MOTS

UNE COLLECTION DIRIGÉE PAR PHILIPPE DELERM

LES MOTS QUE J'AIME

Pour leur sens, leur sonorité, et le plus souvent pour le rapport de la musique avec l'idée, de la cadence avec l'imaginaire. Les mots que j'aime. Pour le pouvoir qu'ils ont sur moi, et pour l'écho que je leur donne. Les mots qui touchent, ceux qui font sourire. Et ceux que je déteste, quelquefois. Des personnalités reconnues pour leur amour de la langue livrent ici beaucoup de leur être le plus secret en voyageant en toute liberté avec les mots qui leur ressemblent.

Ph. D.

À Martine...

Poire

C'est un assoupissement, une langueur, un abandon. Poire : on biberonne la consonne initiale, comme le fumeur de pipe ranime son foyer à petits pops. Déjà on descend vers le moelleux grave d'un intermède vocalique chaud et souple, vers un *r* en sommeil, un *e* de confort sourd. Poire. C'est la fin de l'été, le début de l'automne. Il y a dans la lumière une mollesse blonde, une sensualité penchée. La poire est femme, avec des hanches douces et rondes ; une courbe infinie dont on ne saurait dire où commence l'ampleur, mais c'est en bas que s'épanouit cette indolence souveraine qui donne soif de chair fondante, d'une mouillure lourdement sucrée. Un mot sans doute, un fruit c'est sûr. Et sur la fin de la saison une métaphore alanguie. L'essence de la volupté.

Sibylin

Des paroles qu'on comprenait mal, parce que les sibylles relayaient plus ou moins clairement les volontés des dieux. Une sorte de téléphone arabe avant la lettre, en somme. Mais si *sibylin* se veut la simple évocation de ces oracles antiques, sa sonorité lui donne dans la langue française une subtilité supplémentaire. Des propos sibyllins – oui, des propos, on ne parle jamais de paroles sibyllines – sont nécessairement insinuants, cauteleux, insidieux. Il y a à l'évidence une intention sournoise dans le propos sibyllin. Si on le saisit mal, c'est que celui qui a parlé a glissé dans ses mots une intention équivoque, volontairement ambiguë, retorse. Un regard ironique ou faussement inexpressif accompagne ces confidences de mauvais aloi. La méchanceté est toujours complexe – et le plus souvent très sibylline.

Potée

Difficile de rester à distance, de le prononcer d'une voix neutre en équilibrant les syllabes. Le *po* de potée n'a rien à voir avec celui de police, ni même celui de potiron. Avec *potée*, on est induit à l'explosion, et même une espèce d'ironie, comme si le mot était trop emblématique de la chose. Une potée. C'est l'hiver forcément, et pour se tenir à l'enclos, tant pis pour les odeurs de chou. On va se mitonner une soirée bien ronde, avec des gens qu'on connaît bien, et on ne prendra pas d'entrée. L'idée de potée tient de la place, rend à l'avance dérisoire toute velléité gastronomique annexe. Ce n'est après tout que du lard et du chou, mais c'est tellement davantage. La forme du contenant vient étayer celle du mot. On pense à pot bien sûr, un grand fait-tout, une cocotte ; on plonge tout au fond des entrailles de la cuisine. Et puis une potée, c'est féminin, le *ée* de la fin convoque la présence d'une paysanne vêtue de satinette fermière et ceinte d'un tablier blanc.

– Oh ! oui, une potée !

C'est ce qu'il vous fallait contre le froid, contre le stress. Tout se dissout en bien-être dans la fumée, et la simplicité triomphe. Pourquoi tourner autour du pot ?

Novembre

C'est un faux gris, comme il y a de faux maigres. Il semble tout en creux : plus de fruits, pas de fêtes. Et les jours tout à coup si courts, et l'initiale de la mort. Mais novembre vous l'avait dit : c'est lui qui a la vraie couleur de l'ambre. S'il faut finir, c'est la fin de la fin qui vous poindra le cœur, les yeux. Les forêts sont plus belles, surprises sous un grand ciel bleu de jouer les reflets de l'or en attendant les premiers gels. On sort plus court et on sort mieux, pour inventer l'accueil des lampes basses. Quand le froid monte avec le soir, on se sent bien chez soi, et bien en soi, prêt à retrouver l'essentiel, à voir plus clair, protégé des éclats de voix. Novembre est le vrai mois d'automne. Pourquoi met-on des cendres sur ce feu ?

Grésil

La matière est piquante, comme la sonorité, un peu rêche en son début, puis d'une liquidité astringente. C'est un hiver qui cingle tard. Charles d'Orléans écrivait :

« Il n'est si joli mois d'avril
Qui n'ait son manteau de grésil. »

Sur les joues, sur les lèvres, une petite gifle passagère, délicieusement vive et frissonnante. Sur le décor un saupoudrage fugace qui s'efface avant d'avoir pris consistance. C'est du froid, et pourtant le verbe grésiller évoque des cuissons mitonnées, un dedans désirable. C'est du faux gel. On dit pour la dernière fois « On est mieux chez soi » en refermant la porte. Un plaisir inavoué, une crainte simulée, rafraîchissante et prometteuse de beaux jours. Grésil. Le ciel se fâche en souriant.

Galet

Il a une perfection paradoxale. À la fois complètement solide et si fluide. L'accord des sonorités est absolu. Le *ga* que l'on soupèse au creux de la main, pour éprouver sa densité. Le *let* qui le rend déjà à l'élément liquide, sous la forme la plus appropriée qui soit : celle du ricochet. Faire voler un galet à la surface de l'eau est une sorte de réflexe. Le coup de poignet doit être vif mais pas trop violent : si le premier intervalle est trop long, le caillou risque de se mettre à l'oblique. Il n'y aura pas ensuite cette jubilatoire répétition de bonds de plus en plus rapprochés – on renonce même à les compter.

Parfois, il faut dissiper de l'index un peu de vase séchée sous le galet. Tout ce que la main fait avec lui est bon et franc, témoigne d'un accord. Le galet se prête à la paume, aux mouvements des doigts. Il peut mêler l'odeur du fleuve à celle de la menthe sur les rives. Il est de pierre et d'eau.

Pavane

Seulement lancer ces deux syllabes dans l'espace, et savoir aussitôt qu'il s'agit d'une danse lente et noble. Tout de suite le velours, le brocart, l'ourlet de la robe doré, les regards satisfaits, ces deux mains suspendues qui se joignent à peine. Pavane. Moins une danse qu'un long salut de charme consenti. Le port de tête altier, la gorge un peu montrée, tout le reste du corps dans un balancement feutré sous les plis de l'étoffe.

Les couples lentement se sont formés, dans l'accord assourdi du luth, le chant profond de la viole de gambe, et le cromorne même se fait moins nasillard, saisi par la fluidité du manège. De loin en loin quelques sourires distillés, des inflexions de nuque approbatrices. Ceux qui ne dansent pas regardent, fascinés, rêveurs, un peu mélancoliques. Quand on n'est plus de la pavane, on garde au fond de soi tout cet assentiment du corps, tout cet acquiescement flottant à la douceur d'être choisi, à la cérémonie de se complaire.

Hypocondriaque

Rebutant de scientisme boursoufflé, chaotique dans ses sonorités criardes, *hypocondriaque* est cependant délicieux. Car c'est le mot pour ceux qui ont peur de la mort. Des hommes, le plus souvent, éternels malades imaginaires, dont Woody Allen reste l'incarnation la plus drôle et la plus séduisante. Avec lui, l'hypocondrie devient synonyme de modernisme. Le héros des films n'est plus un John Wayne rassurant et confortable, mais ce petit bout d'intello binoclard, l'humour juif new-yorkais pour seule arme, et une angoisse tellement égoïste, infantile, qu'elle en devient comique et belle.

C'est de l'humanité toute pure, cette obsession de soi nerveuse et volubile qui est en même temps une formidable déclaration d'amour à la vie. Elle donne au couple un équilibre différent. *L'être dans le monde* de Woody Allen est fort de toute sa faiblesse. On peut rêver grâce à lui que les femmes se mettent à nous aimer pour notre humour, en apparence, et tout au fond pour notre hypocondrie. Qu'elles nous trouvent sensibles et nous consolent. Merci Woody.

Sensuel

Il est tout souple, sinueux et liquide. Il aborde par effraction le sens, les sens : sa forme ne dit pas la plénitude qu'il recouvre, et c'est très bien ainsi. *Sensuel* ne fait que suggérer, dans un registre où l'imagination reste reine. Avec lui, il ne s'agit pas de consommer la vie dans une gourmandise rabelaisienne, mais de susurrer à fleur de peau. « C'était... hum, très sensuel », dira-t-on par litote, et le serpent sucré se love tout en courbes dans une conversation où l'on n'en use guère. Car le mot ne vient pas souvent, on préfère quelques inclinaisons de tête un peu pâmées, un soupir, une harmonie imitative.

Une femme peut être sensuelle dans chacun de ses gestes, en surjouant avec un corps trop sec, ou bien au naturel s'il est pulpeux. Cette volupté à boire du lait chaud, manger un fruit, parler d'un livre. C'est presque sexuel, et c'est bien plus. *Sensuel*, c'est rendre sexuel tout ce qu'on fait, tout ce qu'on sent, tout ce qu'on touche.

Vie

Un cri. Il a choisi de n'épouser en rien ce qui pourrait être le cours d'une existence, de ne rien évoquer de ce qui pourrait être un chemin, une aventure, un destin. Il a préféré s'en tenir au primal, à la surrection aiguë. *Vie*. Il y a l'urgence, la douleur, la violence de l'instant. Parfois on entend, *c'est la vie*. L'article défini voudrait en faire une vérité générale – négative et partagée. Mais *vie* est presque le contraire de *la vie*. Il n'y a pas de moyenne, de possibilité globale d'envisager ce qui reste une douleur hurlante : cris de la mère, cris de l'enfant, deux solitudes terrifiées par l'extrême début. *Vie*, c'est la seconde pure et dure où l'air a goût de sang.

Mort

« Notre sœur la mort, à qui nul homme vivant ne peut échapper », disent les *Fioretti* de saint François d'Assise. C'est une façon bien douce de caresser l'idée. Mais le mot français *mort* consent à cet apprivoisement. Par le *m* surtout, qui murmure l'abandon avec une sorte de résignation presque apaisée. Par comparaison le *d* anglais semble incisif, fil de la Parque cassé d'un coup de dent, et plus encore le participe passé *dead*, deux fois coupant ! Le *t* allemand de *Tod* terrasse lui aussi tragiquement. Mais *mort*, c'est autre chose. Après cet abandon du *m* comme un dernier souffle, la bouche cherchant l'air et ne le trouvant plus, on plonge dans un *ort* fermé, sans aucun air, et la prison devient compacte, close de toutes parts, on creuse en entonnoir une galerie souterraine. La sonorité si courte se prolonge, faussement familière à l'infini. *Mort*. Nous n'avons pas les armes de François pour en faire l'amie, la sœur. La mort ne nous mord pas. Mais elle nous étouffe.

Pour la jeunesse

Elle s'appelait Marine
Gallimard, « Folio Junior », n° 90

C'est bien
Milan, 1995
et Milan poche, « Tranche de vie », n° 37

Surtout, ne rien faire
(illustrations d'Isabelle Chatelland)
Milan Zanzibar, n° 142

En pleine lucarne
Milan, 1995, 1998
Gallimard, « Folio Junior », n° 1215

Sortilège au Muséum
(illustrations de Stéphane Girel)
Magnard, 1996, 2004

La Malédiction des ruines
Magnard, 1997, 2006

C'est toujours bien !
Milan, 1998
et Milan poche, « Tranche de vie », n° 40

Ce voyage
Gallimard Jeunesse, 2005

RÉALISATION : NORD COMPO À VILLENEUVE-D'ASCQ
IMPRESSION : S.N. FIRMIN-DIDOT À MESNIL-SUR-L'ESTRÉE
DÉPÔT LÉGAL : OCTOBRE 2013. N° 113786 ()
– *Imprimé en France* –